

* GIOVANE *
MONTAGNA

RIVISTA MENSILE
DI VITA ALPINA

ELVIELLO



LUGLIO
1930 - VIII

A. XVI

N. 7

TORINO - CORSO OPORTO, 11 CONTO CORR. COLLA POSTA

GIOVANE MONTAGNA

RIVISTA DI VITA ALPINA

MENSILE

“ *Fundamenta ejus in montibus sanctis* „
Psal. CXXXVI

ANNO XVI

LUGLIO 1930 (a. VIII)

NUM. 7

SOMMARIO:

E. GAILLARD: *Journée de brouillard au refuge Gastaldi* — MARCO BELTRAMO: *Montagne dall'alto* — ENZO DE PERINI: *Soggiorno invernale a Val Gardena* — ENRICO MAGGIOROTTI, FRANCESCO MASERA, ALBERTO FORNERIS: *Nelle montagne d'Amianthe* — CULTURA ALPINA: *Ascensioni, Carte e Guide, Varia, Bibliografia* — VITA NOSTRA: *Sezione di Torino — Sezione di Novara — Sezione di Ivrea — Consiglio Centrale.*

JOURNÉE DE BROUILLARD AU REFUGE GASTALDI

DANS la haute vallée de Balme, arrosée par l'une des trois Sture, au pied même des escarpements de la Bessanèse, dont la haute paroi s'étale entre la France et l'Italie, se trouve un vaste replat, en partie gazonné, que les habitants de cette région appellent le Crot del Ciaussinè. C'est, à proprement parler, l'extrémité, épanouie en croupe, d'un contrefort rocheux qui sépare le Glacier de la Bessanèse de celui de Pian-Ghias. Ce dernier coule à la base de la Ciamarella, la belle cime piémontaise dont le nom sonore et harmonieux correspond si bien à la silhouette harmonieuse et puissante. Le Crot del Ciaussinè se trouve donc à cheval sur les vallons qui aboutissent l'un à la Ciamarella, l'autre à la Bessanèse. Et, si je rappelle encore que ces deux cimes, de 3676 et de 3632 mètres, sont parmi les plus belles des Alpes Graies, on sentira de suite l'importance que doit avoir pour les alpinistes ce site privilégié.

Cette importance n'avait pas échappé au Club Alpin Italien. Dès 1880, il installa au Crot del Ciaussinè un refuge, qu'il agrandit quelques années

Tous les sommets sont dans le brouillard et il faut nous contenter de la contemplation du sol. Dans la boue séchée et blanchâtre, entre les blocs de pierre et les cailloux roulés par le glacier, que de jolies choses d'ailleurs ne trouve-t-on pas ? Ici c'est une touffe de linaires alpines, aux tiges rampantes et aux fleurs violettes avec une touche de jaune au centre, relevée de deux coups de pinceau de rouge; jaune et violet, cette fleur aurait plu à Maurice Barrés; quel dommage pour lui qu'il ne soit jamais venu dans l'habitat de la linaire ! Plus loin c'est une colonie de thlaspis d'un mauve tendre; de blancs céraistes et des saxifrages dont les tigelles séchées vibrent au vent aigre qui souffle du Col d'Arnès. Et, de-ci de-là, quelques fleurs de genépi, couleur du sol. Celles-ci nous les cueillons précieusement, car nous avons accoutumé d'aromatiser nos infusions de tilleul ou de thé avec cette plante chère aux chamois. Et, pendant les soirées d'hiver, dans la plaine, lorsque ma chambre se trouve parfumée par les vapeurs du genépi sortant de ma théière, j'ai l'illusion d'être transporté là-haut, sur une paroi de rochers où le délicat arôme vient tout-à-coup dévoiler la présence de la petite plante grise.

Le brouillard se change en une pluie fine qui nous pénètre et nous oblige à rentrer, pour attendre, les pieds au feu, l'heure du dîner.

Le déjeuner et le dîner sont en effet les seuls actes importants de l'alpiniste pendant une journée de repos; les autres ne sont que des actions insignifiantes destinées à combler les heures entre ces deux moments essentiels et impatientement attendus.

Nous fumons une pipe, nous feuilletons le livre des voyageurs dont certaines pages me rappellent l'*idiomètre* de mon adolescence. Cet idiomètre était un gros cahier qu'au lycée, l'un des élèves de chaque étude était chargé de tenir et de communiquer à qui se sentait en verve d'y collaborer ou à qui voulait passer un moment. D'une étude à l'autre on se les empruntait. Ces idiomètres s'agrémentaient de dessins drôlatiques, de caricatures de tout genre pour lesquels les professeurs et les surveillants servaient habituellement de modèle, et, d'une façon générale de toutes les inepties dont étaient capables — Dieu sait avec quelle fécondité ! — nos cerveaux de dix-sept ans. Soit de les parcourir, soit d'y collaborer délassait l'esprit des austérités de la trigonométrie et changeait les longues heures d'étude en de courts instants de douce hilarité. Chers idiomètres, que de bons moments vous m'avez fait passer.

Malheureusement les idiomètres des refuges alpins renferment souvent trop de pages d'une écoeurante fadeur. On y trouve certes des réflexions amusantes et des dessins drôles, oeuvres de gens d'esprit ou de goût, des renseignements intéressants, des itinéraires sobrement décrits par de vrais alpinistes et qui peuvent être d'une réelle utilité. Mais, à côté de cela, que de stupidités,

que de lieux communs banalement admiratifs, que d'éloges pompeux, à croire que le souffle court de certaines gens s'exhale, en haut de la montée, par une série de points d'exclamation. Et surtout que de phrases lapidaires, destinées à commémorer des exploits inouïs, à éveiller un sentiment d'admiration pour le signataire et qui n'éveillent même pas le sourire, panégyriques d'alpinistes d'occasion dont la suffisance cache mal l'insuffisance.

Aussi, une fois le registre fermé, n'a-t-on plus aucune envie de l'ouvrir de nouveau. Dans la plupart des cas c'est une distraction épuisée. Il reste la pipe, opération rituelle qui se renouvelle toujours avec un égal plaisir.

Tandis que nous emplissons la salle de fumée, nous regardons au dehors, où nous voyons courir le brouillard chassé par la tourmente.

Le refuge incendié érige à quelques pas les murs calcinés de ses deux étages. C'est un bien triste spectacle. Sur l'esplanade, des fers tordus, d'anciens lits probablement, jonchent le sol en des attitudes désespérées. Des tôles rouillées, secouées et transportées par le vent qui fait rage, vont heurter les rochers et ce bruit métallique et infernal souligne chaque hurlement de la rafale de la plus lugubre façon. Et toujours, par les petites fenêtres, dans les déchirements subits du brouillard, nous apercevons devant nous les ruines apocalyptiques des murailles noircies.

Brrr ! pas gai notre séjour !

Mais soudain, des accents mélodieux viennent frapper nos oreilles. Ce sont les deux femmes qui, leur vaisselle achevée, attendent le porteur en chantant.

Et ce furent d'interminables et traînantes cantilènes à deux voix, ou des strophes plus alertes, telles que

*Addio, bella, addio
a l'armata me ne vo*

ou

Bionda, be-ella bionda !

chantées à plein gosier.

Mais ce fut le répertoire piémontais qui me fit le plus de plaisir avec les vieilles chansons qui avaient bercé mon enfance :

*Girometa d'la montagna
Torna al to país
Va mangé tue castagne
Lassa stè l'mè ris.*

et

*Bela mòreti-ina
Mònta sel pògieu
A cheuj'j garo-òfò
Per regaleje ai fièuj.*

et encore, sur un rythme plus leste:

*Le fie d'Novara l'an trop ambission
A buto le veste ch'ai còmpro i dragon.*

et puis:

*La bela Marijna la veulo maridè
La veulo dèla a un giòvo che chila a veul nen piè.*

et que sais-je encore ? mais c'était délicieux ; oui, vraiment délicieux.

Les deux filles, reprisant leurs jupons ou leurs bas, au fond de la cuisine, chantaient, chantaient toujours de cette belle voix pleine des montagnardes, et elles ne se doutaient guère de l'émotion qu'elles éveillaient en moi en reprenant ces refrains qui m'étaient restés dans l'oreille et dans le coeur. Le brouillard s'épaississait de plus en plus et assombrissait le paysage, mais le petit refuge était, pour moi, plein de soleil et de joie.

.....
Ainsi passa l'après-midi, et, de la sorte, le porteur eut le temps de monter de Balme et d'arriver au refuge.

On lui laissa à peine le temps de décharger sa hotte et de vider un verre de vin. L'une des femmes lui mit dans les mains un accordéon qu'elle avait tiré d'une armoire.

Le brave garçon ne se fit nullement prier. Il semblait avoir attendu, lui aussi, ce moment avec impatience. Il se passa la courroie autour du cou, et, pour l'assujettir convenablement, il remua un instant la tête comme s'il voulait dire non ; puis, de même que certains chanteurs toussent avant de commencer pour assurer leur voix et se donner une contenance, il fit quelques courtes modulations et se mit en devoir de charmer son auditoire.

Il joua d'abord quelques airs langoureux, tandis que les femmes épluchaient les légumes ou frappaient à tour de bras sur les côtelettes milanaïses avant de les paner ; puis il continua par des airs de danse qui devaient leur mettre des fourmis dans les jambes, à en juger par l'entrechoquement des verres et de la vaisselle sur le plateau que l'une d'elles apportait pour dresser la table.

Pendant tout le dîner l'accordéon ne chôma pas un instant. Nous étions au pays de la musique, il n'en fallait pas douter.

Finalement la cuisinière dit au porteur: « Ma a sa nen che coi-là a son fransseis? ch'a i sona queicosa per feie piasì ». Et le porteur, sans l'ombre d'une hésitation, joua la Marseillaise.

Il y eut encore des chansons, des rires, des cris; puis tout rentra dans l'ordre et nous n'entendîmes plus que le vent, qui faisait battre nos volets et se lamentait dans les rochers, pitoyablement.

Les jours suivants, le temps se remit au beau. Nous passions la journée sur les pointes et ne rentrions que le soir pour dîner. A chaque fois, dès que le porteur et les servantes avaient terminé leur repas, qui précédait le nôtre, l'accordéon reprenait de plus belle.

Tous les soirs notre dîner fut pris en musique et, de même qu'il se termina toujours par un savoureux sabayon, que nous commandions pour rendre hommage à l'excellence de la cuisine italienne et aux talents de notre *cordón bleu*, de même le concert ne s'acheva jamais sans les accents de la Marseillaise, jouée et chantée par tout le personnel — j'allais dire par toute la troupe — en l'honneur de notre nationalité.

Et c'est ainsi que, pendant quelques jours, nous travaillâmes à l'entente cordiale des deux soeurs latines, là-haut, dans le petit refuge battu par les vents.

Comm. E. GAILLARD.



MONTAGNE DALL'ALTO

Chi non ha provato la gioia immensa, spontanea, che inonda l'animo allorchè raggiungendo una vetta o una qualche balza più elevata — anche se queste non coincidono con la sua ultima mèta — vede improvvisamente aprirsi un nuovo spettacolo fantastico, quasi irreali?

Innanzi al suo occhio si affaccia uno scenario meraviglioso di altri monti stendentisi in ogni direzione, di pareti rocciose diritte e superbe, di creste ardite che tagliano l'orizzonte con precisione e durezza, di ghiacciai inerpantisi fino alle più alte vette e protendentisi come onda immane intagliata da serracchi e crepacce fino verso le valli verdeggianti.

Chi non è rimasto estasiato innanzi a questa visione di grandiosità che non può soggiacere a nessuna descrizione adeguata? Chi non ha sentito il proprio animo portarsi in uno slancio di ammirazione e di adorazione verso il grande Fattore di un'opera così sovrumana?

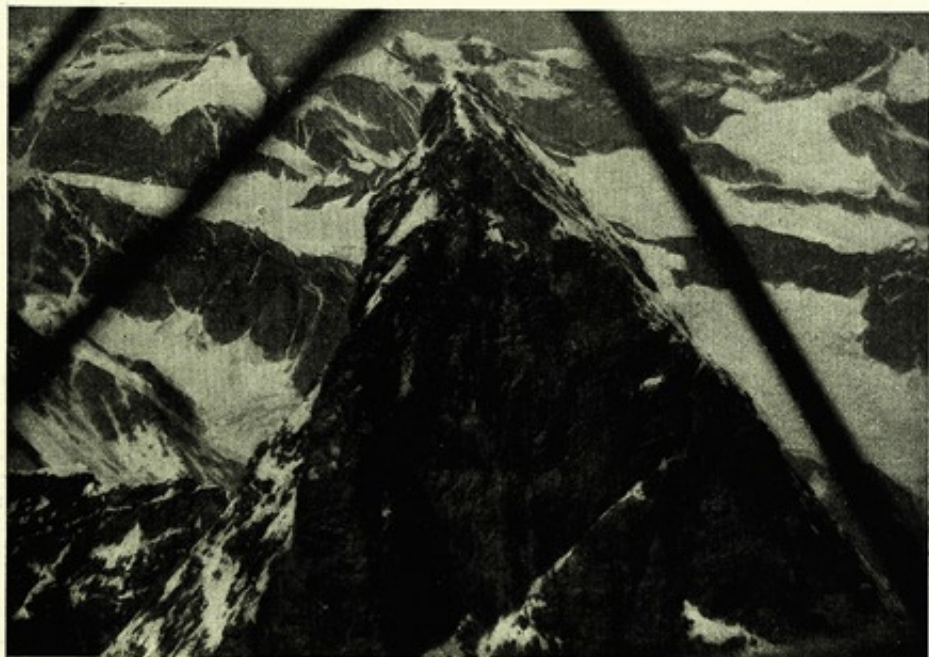
Non so se tutti gli alpinisti condividano la grande impressione che io sempre provavo quando la mia vista poteva spaziare su quei panorami di creazione meravigliosa. Ma credo impossibile che ci si possa mantenere indifferenti innanzi a spettacoli siffatti, in cui comprendiamo vieppiù la piccolezza di noi creature umane, e in cui pure sentiamo — per naturale illogico contrasto — la grandezza del piccolo bipede che conquista, a prezzo di qualsiasi sacrificio, quelle cime intangibili e lassù proclama all'universo la propria supremazia.

Questo io ripensavo mentre per la prima volta quel seguito immane di monti, di valli, di vette, di picchi, di abissi si snodava sotto il mio nuovo sguardo. Sguardo non più di alpinista: sguardo di aviatore.

Affidato al veloce mezzo di locomozione, io assistevo al rapido svolgersi di visioni grandiose e magnifiche. Le montagne, viste con occhio così sovrastante, anzichè impicciolite mi parevano ancor più gigantesche.

Il mio occhio aveva abbandonato la pianura lontana, si tuffava con voluttà insaziata in quel mare di ghiacciai cui il sole dava ogni variazione di tinte, ammirava estasiato quelle piramidi rocciose alzate verso il cielo in atto di orgoglio e di sfida.

Non dimentico quel primo volo sulle belle amate montagne. Ricordo l'impressione straordinaria che ne avevo riportato. Il senso di trionfo che



1980

7

Cervino dal Cielo

(MARCO BELTRAMO: Montagne dall'alto)



Gruppo delle Odle dalla altura presso S. Cristina

avevo provato sorvolando quelle vette, sapendo che la stagione ancor quasi invernale mi faceva solo essere umano vivente in quelle zone altissime.

E quando avevo voluto ritornare al Campo, la terra mi era apparsa brutta e goffa e volgare, la pianura mi era apparsa ridicola.

Ero sceso, avevo abbandonato l'apparecchio amico. Sentivo che il mio corpo era tornato in giù, in basso, mentre il mio animo era rimasto tanto in alto: non aveva voluto abbandonare il nuovo mondo conosciuto.

E, appena mi era stato possibile, ero tornato per riprenderlo, ebbro di quell'aere miracoloso.

Avevo poi richiesto tante e tante volte all'ala docile di ricondurmi lontano dalla pianura piatta e vuota e muta; di ricondurmi dove tutto è grandezza, è forza, è movimento di spettri giganteschi; dove il silenzio immenso parla mille favelle, tutte accordantesi in un coro di lode al Creatore. Perché questo è il sentimento che nasce più spontaneo e sincero in chi sorvola quei colossi vestiti di pietra e di ghiaccio.

Il pensiero di Dio, che così spesso accompagna il volatore mentre supera città, terre, mari, diventa ancor più vicino, quasi indispensabile, al piccolo essere volante che vede sotto di sé quel mondo quasi irreale.

A volte l'uomo prende sopravvento sull'aviatore, non pensa più alle classiche norme di prudenza di chi vola, dimentica la possibilità di un guasto improvviso che lo obblighi a ritornare alla terra. La pianura, che in tale eventualità è l'amica sicura e fedele, viene scordata, non è più tenuta a costante portata di mano. L'uomo ama isolarsi in quel regno misterioso; ama chinarsi presso ogni vetta, presso ogni lembo roccioso, presso ogni lingua di ghiaccio aguzza e tagliente. L'uomo trascura la fragilità dell'ordigno cui la sua vita è affidata; non vuol pensare che, se egli sarà costretto a un qualsiasi atterraggio improvviso, quella roccia quel ghiaccio o anche quella vallata ripida e buia in fondo a cui spumeggia il torrente biancheggiante, diverrebbe certamente la sua tomba.

Ma che importa ciò?

L'alpinista che tende, in uno sforzo unito di muscoli, di mente, di cuore, verso la vetta incantatrice, non s'indugia a pensare che se gli fallisse il piccolo appiglio, cui il suo corpo è appeso, il sogno di vita si chiuderebbe per lui con il sogno di vittoria.

La montagna è ammaliatrice; è la solitaria affascinatrice cui si paga ogni favore con qualsivoglia sacrificio. È la bella castellana, per il cui sorriso il cavaliere medioevale combatte e vince, e forse anche muore.

Il pensiero di prudenza si rivela presso il volatore nello sguardo intermittente che egli rivolge al « polso » del suo motore: temperatura dell'acqua, pressione e temperatura dell'olio; e orecchio sempre teso al « canto » del-

Pelica. Ma tutto ciò è un seguito di movimenti spontanei e naturali nell'aviatore, è il contatto costante che egli tiene col suo mezzo meccanico, in qualsiasi momento, sorvolando qualsiasi terreno. È lo scalatore che, pur inebriandosi al pensiero della vittoria vicina, pur già sentendosi vivere una vita lontana da tutti gli uomini e da tutti i tormenti cittadini, non trascura istintivamente le norme elementari del buon alpinismo, che egli ha appreso fin da quando la sua passione inesperta non gli consentiva ancora gli ardimenti cui egli anelava.

E la piccola ala vibrante porta l'uomo a contatto con la rupe ripida e aspra cui invano il ghiaccio tenta afferrarsi col suo tentacolo, lo avvicina allo scosceso pendio gelato quasi vitreo, getta la sua ombra sulla parete che ancora non conobbe piede umano.

L'ala passa trionfatrice.

Ma l'uomo, l'uomo che la regge e dirige, l'uomo che la guida su quel mondo meraviglioso, non è un trionfatore.

Ecco la differenza che prova in sé l'aviatore che è anche alpinista. La vetta che egli supera, lo scoscendimento su cui egli passa rapido, non significano per lui il frutto di una conquista.

L'idea di pericolo rappresentata dall'impossibilità di un eventuale atterraggio o dall'instabilità dell'aria vittima di correnti e raffiche e turbini, non basta per dare a lui la soddisfazione di vittoria. Questa la prova chi ha afferrato la mèta dopo una lotta incessante e spietata contro le innumerevoli difese con cui la montagna cerca proteggere la propria incolumità.

L'aviatore che supera un'alta cima inaccessibile può pensare con orgoglio ai progressi del genio umano che ha saputo costruire la sua perfetta macchina alata, può complimentare se stesso per le buone doti di pilotaggio dimostrate. Ma egli non sente in sé l'intima gioia che si prova quando la montagna è capitolata sotto il nostro sforzo estenuante.

La soddisfazione del vincitore è in proporzione alla fatica che egli ha dovuto impiegare nella lotta; è in relazione ai pericoli che egli ha dovuto affrontare nell'ardua battaglia.

Questi pensieri mi tornavano alla mente un giorno mentre il mio apparecchio, lanciato a oltre 200 km. orari, sfiorava a poche decine di metri le creste più elevate e mi portava di valle in valle attraverso il bel regno alpino.

Poco prima avevo consultato l'orologio: 19 minuti dal campo di Torino fino alla vetta della Grivola.

Tutto ciò non poteva accontentarmi; anzi mi pareva una beffa. Una beffa a me stesso che altre volte avevo sudato e spasimato per raggiungere quelle vette meravigliose, fuggenti ora sotto il mio sguardo come una qualsiasi via cittadina, o un vilissimo orto campagnolo.

L'alpinista amante della montagna, innamorato delle sue bellezze, delle sue asprezze e anche delle sue vendette, si ribellava in me contro la vittoria troppo facile, non guadagnata ma trovata fortuitamente.

Comprendevo che la vera gioia che dà la montagna non si può acquistare in altro modo che con la scarpa chiodata, la corda, la picca. Trinomio che pare volgare a chi non conosce il monte, ma che per il vero alpinista sintetizza ogni lotta e ogni trionfo.

E ne ho provato tanta letizia! Perchè una volta ancora ho constatato quanto la montagna sia gelosa, quanto sia avarissima di sè.

Essa si rivela appieno, con le sue gioie, le sue soddisfazioni e i suoi premi, solo a chi l'ha perfettamente compresa. Solo a chi sa che sotto il ghiaccio cui egli morde con l'aguzzo rampone, sotto la roccia cui s'avvinghia la mano che cerca l'appiglio sicuro, non vi è solo della terra, della pietra, una massa inerte e volgare, ma pulsa una vera anima: l'anima della montagna.

MARCO BELTRAMO.



SOGGIORNO INVERNALE A VAL GARDENA

VAL Gardena, miraggio magico di ampi nevai, quadro di incomparabile bellezza, in cui si inchinano le placide vette dei Passi Gardena, Sella, Sciusi, Cisles!... È verso quest'oasi meravigliosa che partimmo con l'animo pieno di baldanza e con la prospettiva di un soggiorno di gite in buona allegria, escludendo a priori ogni ardimento isolato, ogni competizione esibizionistica!!!...

Quando ancora il giorno si celava nella laguna dormiente della nostra Venezia, ci trovammo in quel giorno del 4 gennaio alla stazione, con gli sci in ispalla e l'indispensabile zaino.

Non eravamo nè troppi nè troppo pochi, e tutti giovani spensierati quanto bastava a formare una, simpatica compagnia.

C'installiamo, manco a dirlo in un comodissimo vagone di III classe, e... Addio Venezia, addio senza rammarico per un po' di tempo, addio... Rammarico del resto che qualcuno cercava già di calmare con qualche bacio alla borraccia un po' troppo pesante al dire di questi zelanti. E così dopo ore di treno ed ore di attesa per la coincidenza del trenino preso a Novale di Laion, verso le 23 la sala di un caratteristico alberghetto ci trovava tutti attorno alla tavola a consultare « la carta degli itinerari sciistici di Val Gardena » del T. C. I. Non c'era tempo da perdere, dopo rumorosa discussione si decide che chi vuol partire per la prima gita al Rif. Firenze al Cisles (m. 2039) si trovi pronto alle 7 del mattino.

5 Gennaio. — Partimmo in tre, gli altri, o per il sonno traditore o per la voglia di fare un po' di campo o di provare gli sci, fatto si è che rimasero a valle. E noi, su per un sentiero sempre più ripido ci addentriamo fra pini ed abeti. In basso i primi raggi del sole ci lasciano cogliere le casette di Selva e Santa Cristina, che civettando spuntavano ad ornamento del candido manto... Ecco l'Alpe di Cisles ove solitario sorge il rifugio Firenze, al quale arriviamo in tempo per consumare le nostre riserve, e fare un pisolino prima di abbandonarci per l'ultima volta alla contemplazione del panorama e poi intraprendere la dolce discesa per campi. A sera ci si trova tutti attorno alla stessa tavola a mangiare, bere, e raccontarci le proprie impressioni, finché eccoci tutti sopra l'innocente carta per consultare la gita di domani.

6 Gennaio. — Per l'impazienza di alcuni la compagnia partì alla spicciolata per compiere il percorso P. Sella-Monte Pana e ritorno per Selva. Gottardi ed io fummo gli ultimi, e ci lanciammo quindi con tutta energia all'inseguimento. Sorpassiamo un gruppo di snobisti ben forniti di pelli di foca che ci fanno continuare per carrozzabile ignari pur essi dell'esistenza di una buona scorciatoia, presa invece dai nostri compagni.

Raggiungiamo il passo quando gli amici stavano per dirigersi verso il Pana. Volevamo unirli subito a loro ma questi ci pregano di attendere un ultimo sperduto, per cui rimanemmo ancora soli. La solenne maestosità del Sasso Lungo, del Gran Massiccio del Sella che ci fanno corona ci fa accettare con gioia l'incarico perché possiamo rimanere ancora un poco in contemplazione della natura che ci si presenta più bella del nostro stesso sogno.

Arriva il mezzogiorno senza che l'amico si faccia vedere per cui risolviamo di partire, seguendo le indicazioni avute, verso il Pana. Ma giunti sui pressi di Piz Ciaulong,

soli nell'immensità dello spettacolo, con più piste aperte, decidiamo con indomito coraggio di ritornare ai nostri passi ed è al Rifugio Sella che facciamo colazione. Poi per carrozzabile ridiscendiamo a valle e andiamo ad incontrare gli amici reduci dal Pana.

7 Gennaio. — In questo giorno finalmente siamo al completo; facciamo la scoriatoia che ci porta al P. Gardena ove troviamo ottima neve per compiere alcuni esibizionismi senza pretesa prima di andare al rifugio per consumare il pasto.

Riprendiamo gli sci e cominciamo la traversata Gardena-Sella che procede per buon tratto di costa con neve alquanto ghiacciata. Ottima e facile traversata, eccettuato qualche piccolo tratto con forte pendenza, anche questi però facilmente effettuabili. Giunti al Sella dopo un po' di ristoro si scende in breve ai campi di Selva per ultimo aperitivo al non troppo pantagruelico pranzo che ci attende.

8 Gennaio. — Il tempo corrucciato ci consiglia a poltrire e solo verso le 10 ci portiamo nei campi di Selva per tenerci in esercizio con un po' di virtuosismi più o meno stilizzati. Nel pomeriggio si compie la buona passeggiata nella Val Lunga che ci fa vedere nuove bellezze della bella Val Gardena e all'imbrunire quando la luna col suo tenue pallido biancore già sostituisce il sole che quasi improvvisamente è scomparso dalla glauca volta, in tre discendemmo a Santa Cristina per alternare lo sport sciatorio con un po' di pattinaggio.

9 Gennaio. — Nevica, un nevischio leggero, leggero, cade lento, rinfrescandoci oltre misura. Nostra mèta è l'Alpe di Sciusi (m. 2187) 5 ore di continua ascesa. Un cane lupo ci segue festante facendoci buona compagnia per buon tratto.

Discesi a Selva si attacca la salita prima per sentiero battuto poi orientandoci verso le Malghe Zallingher tenendo sempre alla sinistra il Sasso Piatto, Sasso lungo e rifugio Vicenza che bene si distingue ad occhio nudo. Dopo 3 ore di continua marcia sentiamo il bisogno di uno spuntino... Che prosaicità!... ma quale rinforzo per la rimanente ascesa.

L'ultimo tratto sembra il più lungo, si intravede a tratti il Rifugio, che spesso si nasconde dietro un ampio giro di costa o avvolto da una raffica di nebbia che poi ci investe noi pure, finchè oltrepassato la Malga Girosoa lo vediamo superbo ed invitante di fronte a noi. Un frugale pranzo fu presto imbandito ed esaurito. La digestione si fa con un buon coro, e quasi subito si fa ritorno per ripido pendio nella prima parte, poi con buona pendenza in breve raggiungiamo il Rifugio Monte Pana (m. 1637). Attendiamo i ritardatari, mentre ci coglie il crepuscolo e la luna ancora una volta appare in un cielo purissimo permettendoci di distinguere in quell'informe biancore le piste che con pendenze varie attraversando il bosco ci riportano sulla carrozzabile che conduce all'Albergo Alpino.

10 Gennaio. — Nè la sveglia, nè anima viva si sentì alle 6 di quel mattino. Lente passarono le ore, lente ed inesorabili senza che nessuno del gruppo aprisse occhio. Solo alle 7,30 uno della compagnia svegliatosi di soprassalto ci venne a svegliare tutti, straparci anzi dal caldo tepore. In quattro e quattr'otto ognuno è pronto. È il ritorno... Due gruppi si dividono... Seguiamo con lo sguardo e le parole quelli che per carrozzabile si portavano a Chiusa per prendere il treno... Ed ora a noi!!!... Sono già le 8,30, ed è tardi per la traversata che stiamo per intraprendere. Quindi in silenzio con gli sci in ispalla per scoriatoia ci portiamo al P. Gardena (m. 2121)... un ultimo saluto al Gruppo di Sella, e messici gli sci prendiamo la discesa che a precipizio ci porta fin sotto Colfosco.

Lasciato a destra Corvara in Badia ci portiamo a Villa (m. 1483) ed a S. Cassiano apriamo le nostre fauci per divorare la famosa pasta asciutta. Alle 14 lasciamo la valle

di S. Cassiano per quella di Valparola. Ci addentriamo entro i meandri di un bosco mentre incomincia a tormentarci un nevischio noioso accompagnato da raffiche di nebbia... Ma ormai siamo troppo avanti, e d'altronde nè nevischio nè nebbia erano da temere. Si continua pertanto l'ascesa a zig-zag mentre altro non si sente che il battito degli sci e l'ansare regolare di ognuno. Appena fuori del bosco il Passo si fa intravedere avvolto a tratti dalla nebbia, ed è ancora molto distante. La neve continua e la nebbia si fa sempre più fitta... Finalmente eccoci tutti in cima quando ormai la visibilità è quasi impossibile. La strada segue di costa, la neve è ghiacciata, il camminare incerto, finchè non ci si vede più che a pochi centimetri di distanza...

La situazione non è delle più belle... in più uno della compagnia teme il congelamento ad un dito ed occorre fermarci per fargli delle leggere fregagioni... un altro cerca con mano di sentire le impronte di qualche pista, mentre qualcuno osava consigliare un bivacco in alcuni ruderi lasciati dietro a noi... Nessuno accettò il consiglio.

Un richiamo si perde nella vallata, nella vaga speranza di incontrare risposta, ma invano... ad un secondo l'abbaiare di un cane ci indica la vicinanza di una abitazione e mentre i nostri cuori intuiscono prossima la fine di quella situazione, ecco che le nubi quasi d'incanto lasciarono per un tratto intravedere la luna, che ci lasciò tempo di individuare la posizione. Infatti ben presto ci portiamo sulle piste buone, mentre le nubi iniziavano una ridda pazza permettendo alla luna di apparire con tutto il suo splendore.

In breve giungiamo all'Ospizio del Falzarego, ma non sostammo, ormai era dolce la discesa notturna per carrozzabile... E come ognuno sente una spiccata predilezione per un cantuccio remoto di monte, e vi cerca quasi con accanimento quella dolce prima passata impressione,... così io non avevo più fretta, il pericolo era passato, ormai facile e sicura era la mèta e preferii rimanermi ultimo circondato da montagne a me si note ed a me si care,... e mentre i compagni ebbri di quella bella discesa si lanciavano ad una gara di velocità, io mi lasciavo scivolare dolcemente e mi beavo al continuato serico rumore dei miei sci, unico rumore nella solitudine che d'intorno regnava. Guardavo la luna che ancora a tratti veniva coperta da bianchi nuvoli, e che a tratti mi permetteva individuare fra l'abetaia le Cinque Torri d'Averau e la Tofana di Roces. Poi strette curve in più ripida discesa mi costrinsero ad abbandonare le mie estatiche contemplazioni, finchè uscito dall'ultimo tratto boscoso, vedo le luci dei pochi alberghi di Pocol, mentre nel fondo valle appare illuminata Cortina d'Ampezzo.

Ed eccoci alla fine del nostro soggiorno, che si chiude con un'ottima attraversata di circa 50 km. E come alla partenza mandammo un saluto alla nostra città, ora col cuore dolorante dobbiamo dire addio ai bianchi nevai, addio spensierata goliardica sportiva allegria, addio pattini di legno, a quando una nuova ripresa ? ! ...

E con questi discorsi brindiamo ancora una volta con del buon vecchio Barolo e Valpolicella sparando con ciò le ultime cartucce delle nostre riserve auree.

11 Gennaio. — Ultimo vero giorno di permanenza. Tutta notte ha nevicato ed un leggero nevischio cade ancora. La neve attacca terribilmente, e solo dopo aver ben spalmati gli sci di buona sciolina ci buttiamo a precipizio a Cortina d'Ampezzo ove appena ascoltata la Messa proseguiamo per carrozzabile fino a S. Vito prima di abbandonare definitivamente gli sci al bagagliaio per riprenderli a Venezia.

NELLE MONTAGNE D'AMIANTHE

27 Luglio - 3 Agosto 1930.

DA VALPELLINE. — Dopo l'omaggio rituale all'Abbé Henry, per Ollo-mont e By, pernottamento alle Baraques de By (m. 2250).

Bivacco in una grangia — stalla senza porta — Freddo cane...

28 Luglio 1930. — Sotto la pioggia alle 8 lasciamo senza rimpianto la nostra grangia, ed alle 11 siamo alla Capanna d'Amianthe al Combin (m. 3000).

Piove tutto il giorno. Alle 18 fra nebbia ed acqua, tentiamo una ricognizione nei dintorni e due di noi pel Colle di Gabélon giungono alle *Punte des Grandes Maisons* (m. 3040).

29 Luglio 1930. — Lasciamo il rifugio alle 6, giungendo alle 7 al Colle di Amianthe (m. 3310). Scendiamo tosto sul ghiacciaio di Mont-Durand e pel canalone della faccia Est svizzera (branca destra dell'ipson) ci inerpiciamo fino ad un punto fuori della caduta dei sassi e ghiaccioli. Ci leghiamo e tenendoci sul bordo esterno del couloir (rocce vetrate di pessima qualità) siamo alle 10 sulla cresta Est ed alle 10,30, senza difficoltà, in vetta alla *Grande Tête de By* (m. 3584-m. 3600).

Il tempo si guasta. Filiamo senz'altro per cresta fino al *Monte Sonadon* (m. 3540) donde pel colle omonimo (m. 3450) evitando i seracchi a mezzo del pendio ghiacciato, siamo alle 11,30 sul ghiacciaio ed alle 12 al Colle d'Amianthe.

Proseguiamo al Colle Garrone (m. 3300) ove lasciamo i sacchi e saliamo alla *Petite Tête de By* o *Rocher Garrone* (m. 3350). Nessuna difficoltà.

Con belle scivolote scendiamo al rifugio. Alle 14,30 per nebbia e vento forte e freddo saliamo alla *Tête Blanche de By* (m. 3420), donde assistiamo a fantastiche cadute di seracchi dal Grand Combin (il quale si presenta in condizioni invernali). Alle 17,30 ritorniamo al rifugio. Il tempo promette bene.

30 Luglio 1930. — Lasciamo il rifugio alle 4,30. Siamo alle 5,20 al Colle di Amianthe ed alle 6,45 al Colle Sonadon. Un vento freddissimo mantiene tersa l'atmosfera e ci procura un'alba meravigliosa — dal Cervino al Ruitor è un incanto solo di colori e tinte —. Scendiamo sulla parte superiore del ghiacciaio di Sonadon. Dall'immane muraglione del Combin filano fischiando ghiaccioli e pietre. Alle 8,30 siamo all'attacco della spalla Isler. Calziamo i

ramponi che mordono bene nella neve ghiacciata. Scalinando in qualche tratto saliamo lentamente per i canali ghiacciati. La pendenza raggiunge in certi tratti $55 + 60^\circ$. Alle 10,30 tocchiamo le rocce di pessima qualità e vetrate. Alcuni passaggi sono molto esposti. Giungiamo alle 11,30 sul *Combin di Valsorey* (m. 4170), donde scendiamo subito alla Sattel (la neve fresca fa zoccolo sotto i ramponi) ed alle 12 tocchiamo il *Grand Combin* (Aiguille du Graffeneire - m. 4317).

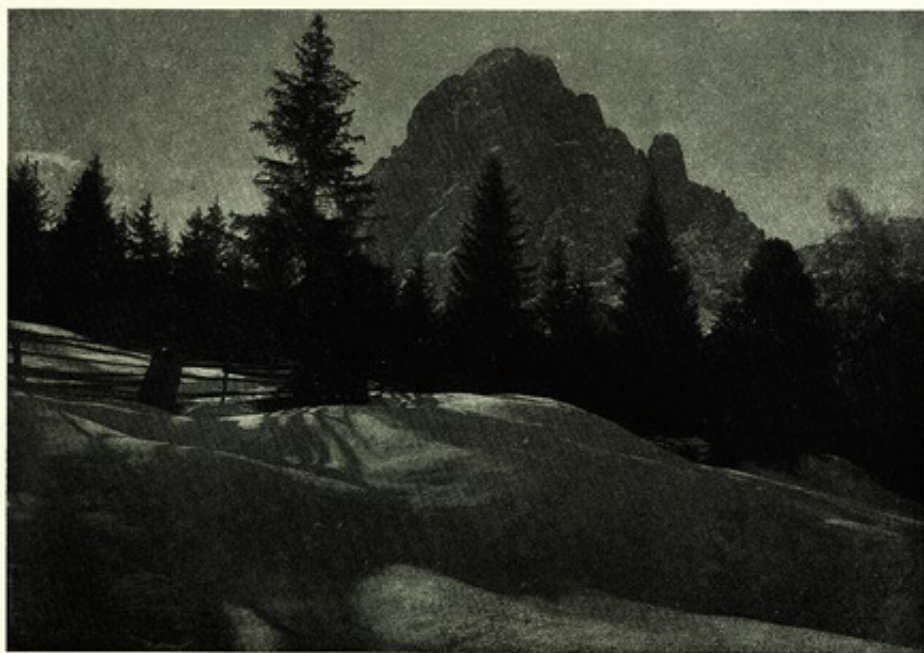
Per la via d'andata siamo alle 19,30 alla Capanna. Tempo bello quasi tutta la giornata, annuvolamenti nel pomeriggio. Montagna in cattive condizioni. Da una comitiva di alpinisti che troviamo al rifugio veniamo a sapere essere la nostra la prima ascensione dell'annata al Combin.

31 Luglio 1930. — Vento fortissimo e freddo cane tutta la notte. Ne risulta che solo alle 11 lasciamo il rifugio donde pel Colle Garrone, scendiamo il Ghiacciaio di By e per nebbia fitta, toccando il Col Vert (m. 3400) saliamo alla *Sphinx de Valsorey* (m. 3421). Era nostra intenzione esplorare la cresta Est che conduce all'Aiguille Verte ma la nebbia fittissima ci scaccia via e ci manda a oziare ai tepidi raggi solari che troviamo al Col Garrone. Lana e lana vergognosa (!) pel restante del pomeriggio.

1° Agosto 1930. — Lasciamo definitivamente la Capanna d'Amianthe alle 5,30. Siamo al Col Garrone alle 6,30, donde pel ghiacciaio di By scendiamo al Ghiacciaio di Luisettes (canaloni neri promettono poco bene sulla qualità della roccia). Lasciamo i sacchi e risaliamo il canale di neve ghiacciata che ci porta al Pas du Sphinx. C'incordiamo ed attacchiamo la cresta Sud. Si fila abbastanza bene fino ad un lastrone con un caminetto senza appigli e di roccia friabilissima. Avanzo per aderenza, strisciando come biscia, strapandomi i pantaloni ed i bottoni..., sin quando riesco con la mano destra ad afferrare un appiglio e con un ultimo sforzo mi trovo in una nicchia ove si può assicurare la corda per i compagni. A questo passaggio si può benissimo affibbiare il nome di « passo del serpente ».

Seguono due o tre passaggi esposti sulla parete scarsa di appigli in cui si è assicurati precariamente, indi si rinnovano le manovre di *strisciamento adesivo* per 4 metri circa su per un pendio inclinato ed esposto, e 10 minuti dopo senz'altre difficoltà notevoli s'è in vetta alla *Aiguille Verte de Valsorey* (m. 3503). Panorama indescrivibile. Dal Lago Maggiore al Monviso (che si scorge fra la Grivola ed il Grand Noménom) è un barbaglio solo di vette e di picchi.

Davanti, al fondo della Valsorey, si scorge un tratto del Lago di Ginevra. Scendiamo per la via d'andata, indi pel ghiacciaio di Luisettes e la morena,



Il Sasso Lungo da sopra M. Pana (S. Cristina)



1930 7

188

Val Parola

(Enzo De Perini)

siamo alle 13,30 alle Baraques Les Evéco che lasciamo, dopo una colossale scorpacciata di latte e polenta, alle 18 giugendo alle 19,30 alle Grangie di Plan Bagò (m. 2670).

2 Agosto 1930. — Lasciamo le grangie alle 6,30. Il tempo è incerto. Siamo alle 8,15 al Colle di Valsorey (m. 3090) giugendo in tempo per ammirare... meravigliosi effetti di nubi e di nebbie. Attendiamo pazientemente tempi migliori fino alle 11, poi lasciati i sacchi al colle, con i soli ramponi e picca tocchiamo il *Plateau de Cordine* (m. 3200), il *Monte Cordina* (m. 3350) e per cresta proseguiamo pel *Doigt du Velan* (m. 3340), il Col Capucin, il *Mont Capucin* (m. 3467), il Col des Chamois e ci avanziamo fino sotto alla Tête d'Ariondet da cui solo più 150 m. ci separerebbero dal Mont Vélán ma un muro fittissimo di nebbia ci circonda e desistiamo dal proseguire. Ritorniamo in tutta fretta ed evitiamo un temporale che scoppia quando giungiamo al Plan Bagò. In compenso saremo inaffiati scendendo ad Ollomont.

3 Agosto 1930. — Ollomont — Valpelline (saluto all'Abbé Henry) — Aosta ove la cordata si scioglie.

Rag. ENRICO MAGGIOROTTI, C. A. I. G. M. (Sezione Torino).
Rag. FRANCESCO MASERA id. id.
Sig. ALBERTO FORNERIS G. M.



♦ CULTURA ALPINA ♦

ASCENSIONI

VIE NUOVE.

Monte Bianco (m. 4810). — Prima ascensione per il versante della Brenva. F. S. SMYTHE, GRAHAM BROWN, 1° settembre 1927.

La formidabile parete di ghiaccio e roccia che si eleva per 1500 metri dal ghiacciaio della Brenva fino alla punta del M. Bianco era sembrata fino allora assolutamente inattaccabile. La principale difficoltà stava nell'enorme muro di ghiaccio che la difendeva nella sua parte superiore.

Dal rifugio Torino, col telescopio, venne fatto uno studio dettagliato della parete: così si rivelò l'esistenza di una breccia a destra del grande canale che discende sotto la punta del M. Bianco: occorreva raggiungere tale breccia senza esporsi al pericolo della caduta di pietre e di seracchi: occorreva quindi trovare il luogo per un bivacco sicuro in modo da attraversare i vari canali pericolosi o tardi verso sera, o di buon'ora alla mattina.

Dalla cresta Sud-Est della Tour Ronde fu possibile un secondo esame della parete: a destra del grande canale nel punto dove questo si restringe, si distacca nettamente dalla muraglia un contrafforte rosso ben marcato, dove sembrava possibile e sicuro un bivacco; le valanghe di ghiaccio e neve che provenivano dall'alto erano nettamente tagliate in modo che alla base di tale spuntone non vi doveva essere pericolo. Tale contrafforte che costituisce la chiave dell'ascensione, fu chiamato la « Sentinelle Rouge ». Esso si poteva raggiungere dal colle Moore (m. 3500) con una traversata quasi orizzontale, attraversando vari canali.

Raggiunto verso sera il colle Moore dal Rifugio Torino, gli alpinisti per pervenire alla « Sentinelle Rouge », dovettero attraversare quattro canali che presentarono serie difficoltà, e pericoli: specie l'ultimo continuamente percorso da valanghe di seracchi dai ghiacciai superiori.

Raggiunta la « Sentinelle Rouge » gli alpinisti videro che quanto era stato previsto si avverava, poichè il masso alto 60 m. si prolungava in avanti alla montagna come un sperone di granito rosso e liscio, e lo strapiombo era tale che le valanghe per quanto grandi non potevano colpire chi si trovava ai suoi piedi.

Scavata una nicchia nel ghiaccio, gli alpinisti muniti di una tenda impermeabile poterono passare la notte abbastanza bene.

Nella notte calma e freddissima, continuamente era un alternarsi di silenzi profondi e di rumori di cadute di valanghe in massima parte nella direzione della cresta di Peuterey e della parete della Tour Ronde. Ad un tratto annunciata da un colpo di tuono una enorme valanga fu divisa in due dalla « Sentinelle Rouge »; impressionante fu tale caduta vicinissima nella notte buia: migliaia di tonnellate di ghiaccio passarono così di colpo, a pochi passi dagli alpinisti, senza che questi però ne fossero minimamente toccati.

Venuto il mattino incominciò l'ascensione: a tutta velocità fu subito attraversato il canale nel quale di notte era passata la valanga, e raggiunta la cresta di roccia sul bordo del canale principale; per la salita fu necessario scendere un po' in tale canale, tenendosi appena sotto la cresta di roccia: la neve era pulita cosicchè sembrava minimo in questa posizione il pericolo di essere colpiti. La pendenza del canale si presentava forte (55°), ma la buona neve dura che ricopriva il ghiaccio duro, rendeva

possibile la salita. Occorreva quindi raggiungere la cresta di roccia ondulata che si trovava più a sinistra, al di là del canalone secondario: questo fu attraversato rapidamente senza grandi difficoltà. A questo punto l'ascensione si presentava sicura da ogni pericolo: le rocce eccellenti, il granito rosso grigio si prestava ad una scalata divertente e fu un piacere per gli alpinisti arrampicarsi su di esse. Un primo muro di 40 m. fu evitato girando verso destra; altre difficoltà grandi si presentarono successivamente, in modo che la cresta non poté essere seguita completamente, ma varie traversate oblique su ripidi pendii di ghiaccio obbligarono gli alpinisti a manovre pericolose. Più in alto un secondo muro di rocce alto 30 m. li separò dai pendii di ghiaccio che conducono al muro di ghiaccio terminale: ma con difficoltà fu superato, e così i pendii ripidissimi di ghiaccio sovrastanti.

Pervenuti così al punto culminante dell'ascensione, cioè al superamento del muro di ghiaccio, gli alpinisti si presero un meritato riposo e intanto studiarono il punto di attacco. Verso la sinistra una frangia di ghiaccio si abbassava gradualmente fino a toccare i pendii di ghiaccio sottostanti: tra queste frangie e dove si trovavano gli alpinisti vi era un pendio ripidissimo di ghiaccio che fu passato: il pendio delle frangie di ghiaccio durissimo mise a tutta prova l'abilità degli alpinisti: per loro fortuna dopo un po' trovarono neve dura che facilitò molto il loro compito.

Finalmente verso le 15,30 raggiunsero la cornice del muro di ghiaccio che fu presto abbattuta. Il più era fatto.

Alle 16,15 toccavano la punta del M. Bianco.

(*Alpinisme* - 2° Trimestre 1930).

Monte Bianco di Courmayeur. — Prima ascensione per il versante della Brenva.

F. S. SMYTHE, GRAHAM BROWN, 7 agosto 1928.

Durante la salita al M. Bianco della Brenva che gli stessi alpinisti compirono l'anno prima, rimasero alla loro sinistra una cresta di neve e ghiaccio, molto acuta, che si eleva ondulando e finisce contro un contrafforte roccioso che sormonta la grande parete di ghiaccio terminale sotto il M. Bianco. Sulla destra tale contrafforte sembrava praticabile, e nella sua parte superiore le rocce comperetravano nel muro di ghiaccio in modo che per un tratto tale muro non si elevava dal contrafforte che per una decina di metri. Passato tale punto la salita al M. Bianco di Courmayeur non presentava più difficoltà.

Mentre in questo punto stava la grande difficoltà, in basso era il pericolo, dove era necessario passare il grande canalone che scende dalla punta del M. Bianco.

Gli alpinisti partiti dal Rifugio Torino bivaccano alla « Sentinelle Rouge » nel punto dell'anno prima.

Al mattino, prima difficoltà nell'attraversare il grande canalone, sempre percorso da seracchi in caduta. Al di là la salita incominciò lungo una cresta ripidissima e esile, di ghiaccio durissimo, che in parte fu seguita sul filo, in parte sul fianco del canalone. Ogni tanto spuntano dal ghiaccio rocce levigate e « verglacées » che aumentano le difficoltà già grandissime dell'ascensione.

Gli alpinisti pervengono così alla base del grande contrafforte roccioso alto 150 m. Le difficoltà dell'impresa si accrescono: la roccia ripidissima è ricoperta di « verglas »: si procede lentamente scalinando nel ghiaccio duro: aggiugnasi un vento freddo e violento che costringe gli alpinisti ad una prova di resistenza assolutamente straordinaria.

Un primo passaggio formato da una fessura strapiombante che sembra portare ad un terreno più facile, dopo vani tentativi è abbandonato. Si gira l'ostacolo. Uno

stretto canalone, metà roccia e metà ghiaccio con un muro di 3 metri strapiombante, alla fine, è stentatamente passato dopo grandi sforzi. Ma passato il muro sembra impossibile procedere oltre: dopo alcuni tentativi in qualche punto, gli alpinisti tentano una traversata orizzontale verso destra lungo uno scivolo ripidissimo e verglacé e quindi trovano un terreno relativamente facile di salita. Giungono così alla base del muro di ghiaccio. Un lungo lavoro di piccozza e finalmente verso le sette di sera giungono al disopra del muro. Dopo un piccolo riposo, alle 19,45 sono in punta al M. Bianco di Courmayeur e quindi sul M. Bianco.

Tale salita di grandissima difficoltà e lunghezza è forse la più imponente che sia stata ultimamente compiuta.

(*Alpinisme*, 2° trimestre 1930).

ALPINISMO INVERNALE E SCIISTICO.

La Valle del Tanaro vista con gli sci. — ETTORE SPINETTA ci descrive numerosi itinerari sciistici nell'alta valle del Tanaro e del Tanarello che meriterebbero davvero di essere maggiormente conosciuti dai nostri alpinisti sciatori. La salita dalla *Conca di Monesi* alla Colla di Tanarello (m. 2042) e di qui al M. Soccarello (m. 2200) e al Frontè in prossimità del quale sorge il rifugio Garlenda del C. A. I.; la traversata dalla Valle del Tanarello alla Val Vermenagna; l'ampio bacino intorno alle Case di Nava; la traversata da Viozene alla Balma e a Frabosa Soprana, la salita al M. Antoroto (m. 2144) e molte e molte altre vi sono tracciate concisamente con brevi cenni all'imponente panorama che di lassù si gode sui monti ammantati di neve fin giù al mare azzurro.

(Bollettino N. 5, maggio 1930, dell'U. L. E.).

CARTE E GUIDE

La casa editrice *Freytay & Berndt* (Wien VII, Schottenfeldgasse, 62) ci ha inviato i due nuovi fogli 32 e 33 — *Karwendelgebirge* — della sua nuova carta al 100.000 per turisti (3,60 scellini = 2,25 marchi caduna).

Carta veramente bella, per la sua veste tipografica, per l'esattezza dei suoi particolari si presenta armonicamente con aspetto che piace e non confonde ma aiuta nelle sue ricerche il turista o l'alpinista che si sente invogliato a ricorrervi per il suo orientamento.

È stata eseguita con la collaborazione delle Associazioni turistiche; disegnata in diversi colori, il territorio è rappresentato plasticamente con linee di livello di 100 in 100 m.

Nel primo foglio la valle dell'Inn da Stams fino a Jenbach ci appare nel bel mezzo: a Nord e a Sud i monti del Karwendel, i Wettersteingebirge, i Sonnwendgebirge e altri ancora da Innsbruck al Brennero: una regione quanto mai interessante per turisti ed alpinisti. Nel secondo foglio abbiamo invece la valle dell'Inn da Telfs a Jenbach e i monti adiacenti fino ai laghi Teyerusee, Staffelsee, l'Achensee e il Kellerloch presso Schwarz, insomma una splendida visione dei gruppi montuosi a Sud della Valle dell'Inn, per i quali Innsbruck, che pure si trova ancora sul foglio, costituisce un'ottima base di partenza.

C. P.

Carta geologica del massiccio del M. Bianco. - P. CORBIN e N. OULIANOF.

È al 20.000: sono usciti ora i fogli Chamonix e Les Tines (parte francese) — a cura della *Soc. Franc. di Stereografia*, Parigi — Esplorazione geomorfologica minuziosa, accurata e precisa.

VARIA

Camping. — È un'appassionata relazione di JEANNE LECLERC, che per sfuggire il contatto delle rumorose comitive degli pseudo-alpinisti che vanno sempre più invadendo i nostri rifugi, non ha trovato di meglio che rifugiarsi col marito sotto una tenda: soli, si gustano meglio le bellezze profonde della montagna, l'intimo insegnamento d'un cielo stellato o d'un violento uragano sul ghiaccio a 3000 m. d'altezza. Gli inconvenienti — il vento, le tempeste, il cattivo tempo in generale e il maggior peso da trasportare — sono piccola cosa per chi vuol percorrere le montagne con animo libero di artista e di appassionato, che vuol coglierne l'aspetto e il linguaggio in ogni momento, senza vincolo di sorta col resto dell'umanità.

È in complesso un periodo di ritiro spirituale che non può che far del bene al corpo, alla mente e al cuore: una lezione che ci impartisce — nel silenzio — la natura non profanata dalle opere dell'uomo e che, se bene intesa, ci rende migliori.

Il campeggio dei Leclerc ha avuto luogo in Maurienne sul versante francese della testata della Val di Lanzo. Un primo attendamento sul ghiacciaio Pareis, a 3100 m. permise la scalata delle Roches Rouges e delle Rocce Pareis fino alla vetta della Bessanese; il secondo al ghiacciaio d'Entre deux Ris a 3000 m. facilitò l'ascesa all'Albaron di Savoia con discesa al Rif. des Evettes e ritorno per il Colle e la Punta della Piccola Ciarella, la vetta e il Colle di Chalanson, la Sella d'Albaron e il Col des Audras; e ancora la scalata dei Denti del Collerin e delle rocce che separano il ghiacciaio d'Arnas dal ghiacciaio d'Entre Deux Ris. Il terzo attendamento fu posto al Lago d'Arnas: le ascensioni da questo ci sono ben note.

Seguono alcuni insegnamenti pratici, utili per chi volesse seguirne l'esempio.

(*La Montagne* (C. A. F.) N. 5, settembre 1929).

Lo Stelvio. — G. GAROFOLINI in *Rassegna Italiana*, Roma, febbraio 1930.

Si riprende a parlare di un nuovo valico alpino ad est di quello del S. Gottardo. Il progetto Gaviraghi utilizzando la ferrovia Milano-Sondrio-Tirano, costruirebbe una nuova galleria lunga m. 18.350 sotto il M. Cristallo del gruppo dello Stelvio tra Bormio e Masul. Di qui un tronco raggiungerebbe la linea Malles-Merano, congiungendo così la valle dell'Adige con quella dell'Inn attraverso il passo di Reschen. Un altro tronco risalirebbe la valle dell'Adige passando sotto la Rezia e raggiungendo il confine austriaco proseguirebbe con una galleria sotto il Fern Pass fino alla ferrovia che conduce a Monaco.

L'Italia acquisterebbe con questo valico un grande abbreviamento di percorso fra Milano e Genova e i grandi centri germanici, e verrebbe inoltre a cessare — almeno in parte — il monopolio esercitato dalla Svizzera per i trasporti sulla ferrovia del Gottardo.

(*L'Universo*, N. 5, Maggio 1930).

BIBLIOGRAFIA

La Nuit des Drus. - CHARLES GOS (p. 185, Paris-Genève - Payot, 1929, frs. svizzeri 3,50).

È la descrizione d'una drammatica traversata dei Drus, e pare proprio di assistere ad una reale ascensione alpinistica. L'autore della *Croix du Cervin* s'è rivelato ancora una volta alpinista e psicologo attento e preciso.

VITA NOSTRA

RUBRICA UFFICIALE DEGLI ATTI ED ATTIVITÀ DELLA
GIOVANE MONTAGNA

PRESIDENTE ONORARIO S. A. R. FILIBERTO DI SAVOIA DUCA DI PISTOIA

SEDE CENTRALE: TORINO

SEZIONI: TORINO, AOSTA, IVREA, PINEROLO, VIGONE
TORREPELLICE, CUNEO, SUSÀ, NOVARA, VENEZIA

CONSOLATI: MESTRE, NAPOLI, VICENZA, TREVISO, BIELLA
ROMA, PADOVA, VERONA

ADERENTE ALL'OPERA NAZIONALE DOPOLAVORO - FEDERATA ALLA F.I.E. E ALLA F.I.S.

SEZIONE DI TORINO

Relazione della Gita al Monviso (m. 3441).
— 19-20 luglio 1930.

Con un comodo torpedone partimmo in 34 nel pomeriggio di sabato 19, raggiungendo in poco più di tre ore Crissolo. Proseguiamo tosto per l'erta mulattiera che pel Vallone di Prato Fiorito e per le Balze di Cesare porta al Rifugio Albergo Quintino Sella, ove già ci attendono gli amici di Cuneo ed altri partiti in precedenza da Torino. Cerchiamo di riposare alcune ore nel Rifugio, perchè, come al solito, dato l'eccessivo affollamento, abbiamo dovuto adattarci alla meglio. L'alba del 20 ci trova riuniti nella Sala del Rifugio ad assistere alla S. Messa celebrata dal Rev. D. Antonio Guglielmino, a cui vada il nostro grazie sincero. Subito dopo con la guida prof. Gilli partiamo pel Passo delle Sagnette e pel Vallone delle Forciolline; giunti al ghiacciaio dobbiamo purtroppo lasciare parecchi gitanti, perchè date le condizioni della montagna sarebbe stato impossibile giungere tutti in vetta. Proseguiamo la salita pel ghiacciaio e quindi attacchiamo la parete giungendo alfine in vetta: siamo in 28 e, recitata una breve preghiera ai piedi della Croce, ci fermiamo un po' ad ammirare il vastissimo panorama che si scopre al nostro sguardo, e che purtroppo le nubi vanno man mano offuscando.

Riprendiamo quindi la via del ritorno e verso le 23,30 siamo di nuovo a Torino.

Ing. Pio COSTA.

La Direzione nel prendere atto con compiacimento del buon esito della gita, malgrado le avverse condizioni della montagna, deplora l'atteggiamento di alcuni partecipanti che, per non aver voluto seguire i consigli e le disposizioni dei direttori di gita, provocarono incidenti spiacevoli e misero in serio pericolo il compimento dell'ascensione. Richiama a questo proposito quanto fissato dal Regolamento gite, nella certezza che simili incresciosi incidenti non avranno più a verificarsi in avvenire.

SEZIONE DI NOVARA

Cronaca. — Il socio *Giuseppe Albesti* di Ghemme si è brillantemente laureato in legge all'Università Cattolica di Milano.

† Il consocio *Pietro Schiro* di Novara dopo aver conseguito il diploma di ragioneria classificandosi primo fra tutti i suoi compagni è scomparso in montagna e non si ha di lui più alcuna notizia. Aveva da solo asceso la difficile cresta N. del Tagliaferro ritornando per la stessa via; poi partito per una lunga escursione nelle Valli d'Aosta, percorse la Valle di Champorcher e scese

a Cogne: di qui non se ne sono più potute seguire le tracce per quante ricerche si siano fatte.

† Manca pure ogni notizia sul socio *Rizzi* di Novara partito l'11 agosto per escursioni sui monti valesiani.

La Giovane Montagna *tutta si sente più che mai unita alla Sezione Novarese in queste ore di tristezza, offrendo al Signore le sue preghiere e il suo dolore fraterno.*

Attività sociale:

Monte Meja (21-22 giugno) m. 2812. — 27 partecipanti saliti per cresta N. e discesi per cresta S. Il socio *Antonoli di Rima* riuscì da solo e per primo a scalare il « Frate ».

Punta Giordani (17 luglio) m. 4055. — 24 partecipanti fra cui 4 sacerdoti.

Punta Gnifetti (7 agosto) m. 4685. — Una cordata di giovani amici in una giornata meravigliosamente serena.

Corno bianco (13 agosto) — Una cordata di soci guidati dalla signorina *Rosa Colma*, madrina dell'orifiamma sociale, per la cresta E.

M. Tovo. — La Sezione partecipava numerosa alla benedizione della nuova Cappella sulla vetta del monte: funzione semplice ma quanto suggestiva e commovente!

Lago d'Avino in Val Cheirasca (Ossola). Il 17 agosto 19 soci vi salirono, ritornando in Valsesia entusiasti delle bellezze alpine vedute nel gruppo del Leone e riconoscenti verso la Società Dinamo che li fece oggetto d'ogni attenzione.

Inaugurazione del monumento a S. Bernardo sui baluardi della città di Novara. — Il nostro orifiamma non poteva mancare a questa festa degli alpinisti e degli sportivi cattolici.

Massa della Sajunca (Maggio) m. 2360. — 27 partecipanti più un manipolo di sciatori; la neve alta oltre 2 m. rese faticosa la salita ma facilitò immensamente la discesa, permettendo magnifiche scivolate giù pel valone del Cervo, fino a Cervatto e Fobello.

SEZIONE DI IVREA

Relazione II Gita Sociale - 20-21 Apr. 1930.
Piano del Breuil - Colle di S. Théodulo (m. 3327).

Al pomeriggio del giorno di Pasqua saliammo velocemente a Valtournanche su di un comodo torpedone e quindi a piedi ci incamminiamo verso il Piano del Breuil.

Dopo il Gouffre des Busserailles calziamo gli sci e per la stretta gola omonima ed il Piano di Savarey, raggiungiamo in circa 2 ore e ½ la Cappelletta del Breuil (m. 2204).

Al mattino una parte della comitiva guidata da *Biglia* e *Gabutti* sale verso il Colle di S. Théodulo nella speranza che il tempo, discretamente brutto, abbia a cambiare. Vana speranza, poichè a circa ½ ora dalla mèta, una tempesta impetuosa li obbliga a ritornare. La discesa è resa difficile per la quasi totale scomparsa delle piste di salita e per la neve che non lascia vedere che a pochi metri di distanza.

Dopo una discesa un po' a « lume di naso » la comitiva raggiunge il Piano del Breuil, dove la attende il resto dei giganti.

Verso mezzogiorno il sole finalmente riesce a far capolino fra le nubi e ci lascia così ammirare un po' il paesaggio sino allora annebbiato ed oscuro. Più tardi le nuvole si diradano e scompaiono quasi totalmente ed i nostri sguardi si volgono, quasi come ad un cenno, verso l'imponente massa del Cervino nella sua imponente veste invernale.

Gita ostacolata un po' dal tempo; ma in complesso ben riuscita. Partecipanti 15. Direttori di Gita: Avv. C. *Biglia* e Rag. *Gabutti Leo*.

Hanno conseguito il Brevetto di Sciatore Dopolavorista pel 1930 i consoci: *Braida Lodovico* - *Gabutti rag. Leonardo* - *Richeda Aldo* (1° grado) - *Biglia avv. Carlo* - *Prelle Albino* - *Richelmy rag. Gianni* - *Richeda Giuseppe* - *Richelmy Ottavio* - rag. *Gilardoni Vincenzo* - *Oderio Dionigi* - *Gilardini Francesco* (2° grado).

Coppa Allera - Gressoney La Trinitè,
9 marzo 1930.

Organizzata dal Commissariato di Ivrea dell'Opera Nazionale Dopolavoro, si è disputata il 9 corrente a Gressoney la «Coppa Allera», corsa a squadre fra Dopolavoro Comunali e Aziendali, Società aderenti al Dopolavoro e Gruppi Avanguardisti del Canavese.

Anche in questa gara la *Giovane Montagna* ha saputo guadagnarsi il primo posto. Ai fratelli *Giulio, Mario e Camillo Zanetti*, componenti la squadra vincente, le nostre più vive congratulazioni.

Classifica generale. — 1ª *Giovane Montagna* (1ª squadra) in ore 1,25',41". — 2ª Unione Sportiva Eporediese in ore 1,28',49" — 3ª Dopolavoro Comunale Chiaverano in ore 1,29',6" — 4ª Dopolavoro Comunale Ivrea in ore 1,35',12" — 5ª *Giovane Montagna* (2ª squadra) in ore 1,38',5" — 6ª Avanguardia (1ª squadra) in ore 1,41',35" — 7ª Dopolavoro Aziendale «La Soie de Châtillon» in ore 1,46',25" — 8ª Dopolavoro Aziende S.I.P. Ivrea in ore 1,52',25" — 9ª Dopolavoro Aziendale Olivetti in ore 1,59',37" — 10ª Avanguardia (2ª squadra) in ore 2,0',39".

Coppa Allievi - Gressoney S. Jean, 16 marzo 1930.

Organizzata dall'Unione Sportiva Eporediese si è corsa domenica 16 marzo la gara fra i giovani inferiori ai 21 anni.

Vinse la Coppa il Gruppo Avanguardia della Legione Arduino per merito dell'avanguardista *Dalmasso Enrico*. Secondo giunse al traguardo *Balla* pure dell'avanguardia e 3ª la signorina *Diatto Adele* nostra consocia, unica rappresentante delle sciatrici; seguono altri 5 concorrenti in tempo massimo. Alla gentile concorrente, che ha dato una così bella prova di resistenza e di valore, i nostri più vivi rallegramenti.

CONSIGLIO CENTRALE

Attività Varia. — Il 31 maggio ad Ivrea e il 10 giugno a Torino, la *Giovane*

Montagna chiamava a raccolta i soci tutti ad assistere ad una proiezione di un film interessantissimo. Non si trattava però di montagne o di vita alpina, ma invece di vita coloniale. E la Somalia Italiana ci è apparsa in una magnifica visione di luce, nei suoi vari aspetti geografico, etnico, agricolo, folkloristico così da far conoscere anche a noi, innamorati delle nostre montagne, questo lontano lembo d'Africa ormai terra d'Italia.

E alla chiamata della *Giovane Montagna* sono accorsi numerosissimi i soci, gli amici, e i simpatizzanti a gremire il Teatro Artigianelli a Torino e il Cinema Torino ad Ivrea.

Un grazie all'O. N. D. provinciale torinese per il tramite del quale la nostra Presidenza è riuscita ad ottenere la proiezione gratuita di questo bellissimo film.

GIOVANE MONTAGNA
RIVISTA DI VITA ALPINA

Direttori: DENINA Prof. ERNESTO (*responsabile*).
POL Ing. CARLO (*condirettore*).

Comitato di Redazione: Borghesio Mons. Prof. Gino;
Calliano Avv. Piero; Denina Ing. Prof. Ernesto;
Pol Ing. Carlo; Reviglio Arch. Natale; Sella Ing. Giuseppe.

Amministratore: NAVONE Dr. GIUSEPPE GUIDO.
Pubblicazione mensile Ogni numero L. 2
PROPRIETÀ ARTISTICA LETTERARIA

Direzione ed Amministrazione: Sede Centrale della
Giovane Montagna, Corso Oporto, 11 - Torino (113)

Officina Poligrafica Editrice Subalpina - O. P. E. S.
di Giovanni Maschio - Corso S. Maurizio, 65 - Torino

Le carte usate per questa Rivista sono fornite dalla
Cartiera Italiana.